

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE SUR PROGRAMME

Le « grand break » ne sortait plus jamais de la remise. Pour nous rendre à Meyrignac, nous roulions pendant une heure dans un petit train qui s'arrêtait toutes les dix minutes ; on chargeait les malles sur une charrette à âne et nous gagnions à pied, à travers champs, la propriété : je n'imaginai pas qu'il existât sur terre aucun endroit plus agréable à habiter. En un sens, nos journées y étaient austères. Nous ne possédions, Poupette et moi, ni croquet, ni aucun jeu de plein air : ma mère avait refusé que mon père nous achetât des bicyclettes ; nous ne savions pas nager, et d'ailleurs la Vézère n'était pas toute proche. Quand par hasard on entendait sur l'avenue le roulement d'une automobile, maman et tante Marguerite quittaient précipitamment le parc pour s'en aller faire toilette : il n'y avait jamais d'enfants parmi les visiteurs. Mais je me passais de distractions. La lecture, la promenade, les jeux que j'inventais avec ma sœur, me suffisaient.

Le premier de mes bonheurs, c'était, au petit matin, de surprendre le réveil des prairies ; un livre à la main, je quittais la maison endormie, je poussais la barrière ; impossible de m'asseoir dans l'herbe embuée de gelée blanche ; je marchais sur l'avenue, le long du pré planté d'arbres choisis que grand-père appelait « le parc paysagé » ; je lisais, à petits pas, et je sentais contre ma peau la fraîcheur de l'air s'attendrir ; le mince glacis qui voilait la terre fondait doucement ; le hêtre pourpre, les cèdres bleus, les peupliers argentés brillaient d'un éclat aussi neuf qu'au premier matin du paradis : et moi j'étais seule à porter la beauté du monde, et la gloire de Dieu, avec au creux de l'estomac un rêve de chocolat et de pain grillé. Quand les abeilles bourdonnaient, quand les volets verts s'ouvraient dans l'odeur ensoleillée des glycines, déjà je partageais avec cette journée, qui pour les autres commençait à peine, un long passé secret. Après les effusions familiales et le petit déjeuner, je m'asseyais sous le catalpa¹, devant une table de fer, et je faisais mes « devoirs de vacances » ; j'aimais ces instants, où, faussement occupée par une tâche facile, je m'abandonnais aux rumeurs de l'été : le frémissement des guêpes, le caquetage des pintades, l'appel angoissé des paons, le murmure des feuillages ; le parfum des phlox se mêlait aux odeurs de caramel et de chocolat qui m'arrivaient par bouffées de la cuisine ; sur mon cahier dansaient des ronds de soleil. Chaque chose et moi-même nous avions notre place juste ici, maintenant, à jamais.

(Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, « Folio », 2021, Première partie, p. 104-106.)

¹ Variété d'arbre.